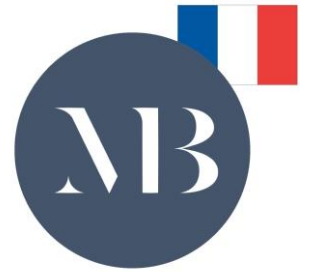


BALZAC

EN SON MONDE



Sa famille

Honoré de Balzac est né à Tours en 1799 de l'union de Bernard-François Balzac (1746-1829), franc-maçon acquis aux idées révolutionnaires, et d'Anne-Charlotte-Laure Sallambier (1778-1854), issue d'une lignée de drapiers-passementiers de Saint-Denis. Ses parents appartiennent au cercle des notables tourangeaux du début du 19^e siècle. Directeur des subsistances militaires à Tours à partir de 1795, Bernard-François Balzac devient administrateur de l'Hospice général de Tours et adjoint au maire à partir de 1803.

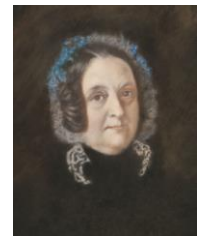
Honoré de Balzac est l'aîné de deux sœurs, Laure (1800-1871) et Laurence (1802-1825), et d'un frère, Henry (1807-1858). Marquée par la mort prématurée d'un premier-né, sa mère le place immédiatement en nourrice à Saint-Cyr-sur-Loire. Externe à la pension Le Guay à Tours à partir de 1804, Honoré est placé comme interne au collège de Vendôme de 1807 à 1813. Balzac reprochera à sa mère d'avoir préféré Henry à ses autres enfants, ce dernier étant en réalité le fils présumé de Jean Margonne (1780-1858), châtelain de Saché.

La famille Balzac s'installe à Paris en 1814 puis à Villeparisis en 1819. Après avoir suivi des études de droit, Honoré obtient l'autorisation de se lancer en littérature. Il emménage dans une mansarde du quartier de la Bastille, rue Lesdiguières.

Le Tout-Paris des lettres et des arts

À partir de 1829, Honoré de Balzac commence à être un auteur connu en dépit du manque de succès commercial du *Dernier Chouan*, premier roman qu'il signe de son nom. Il devient un habitué des salons littéraires tels ceux de Sophie Gay et de Juliette Récamier. Le 10 juillet 1829, lors de la lecture de *Marion de Lorme* par le chef de file des écrivains *romantiques*, il appartient à la prestigieuse assemblée réunie autour de Victor Hugo, avec Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Charles-Augustin Sainte-Beuve, Prosper Mérimée ou encore Louis Boulanger.

Balzac prend par ailleurs l'habitude de contribuer à des journaux et des revues, ce qui lui offre l'opportunité de renforcer ses relations dans le monde des lettres : il collabore avec Émile de Girardin (*Le Voleur*, *La Mode*), Charles Philipon (*La Silhouette*, *La Caricature*), Charles Rabou (la *Revue de Paris*) ou encore François Buloz (la *Revue des Deux Mondes*). Et en décembre 1835, Balzac fait l'acquisition de *La Chronique de Paris* qu'il dirige pendant plusieurs mois et pour laquelle il recrute divers collaborateurs, notamment Théophile Gautier, Gustave Planche et Alphonse Karr. Parallèlement, sa collaboration à des ouvrages collectifs comme *Les Français peints par eux-mêmes*, *Le Diable à Paris* ou encore la *Vie privée et publique des animaux* l'associe directement aux auteurs contemporains à la mode.



Laure Surville [née Balzac]
D'après Louise MIDY
Pastel, [vers 1860].

Confidante préférée du jeune Honoré dans les années 1820, sa sœur Laure publie une biographie intitulée *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance* (1858) après la mort du romancier. Balzac s'est inspiré de l'histoire de Laure pour imaginer Célestine Rabourdin dans *Les Employés* ou *La Femme supérieure* (1838).



Honoré de Balzac
BRUGIOTTI
[D'après DAVID D'ANGERS]
Plâtre, 1929 [1844]

Dès 1835, David d'Angers propose à Balzac de réaliser un médaillon à son effigie. Après plusieurs refus, le romancier accepte finalement de poser pour le célèbre sculpteur. David d'Angers réalise un premier dessin de son profil, puis deux médaillons moulés en 1842 et 1843, avant de sculpter le buste de l'écrivain en 1844.

Romancier des femmes

Définitivement sacré écrivain à la mode à partir de 1831, Honoré de Balzac devient le favori de ces dames : il soigne ses lectrices et consacre même un certain temps à répondre à leurs courriers. Nombre de ses contemporains estiment d'ailleurs que le succès du romancier repose sur sa sensibilité à l'égard des femmes et sur l'utilisation d'un genre littéraire qui s'adresse prioritairement au lectorat féminin. Nourri de son expérience personnelle, il s'est souvent inspiré de personnes réelles pour modeler ses créatures féminines. Il y a certes *la Dilecta*, **Laure de Berny**, son premier amour rencontré en 1822, mère, amante et conseillère littéraire à la fois, mais également toutes les autres femmes qui ont compté dans sa vie : la **duchesse d'Abrantès** qui lui a ouvert les portes des salons, **Olympe Pélissier** qui lui présente Eugène Sue puis Rossini (1831), la **marquise de Castries** qui le convertit au légitimisme (1832), **Maria du Fresnay** qui lui donne une fille, la **princesse Guidoboni-Visconti** ou encore l'amie fidèle et attentive, **Zulma Carraud**. Et puis, en février 1832, après avoir lu *La Peau de chagrin* depuis son château de Wierzchownia en Ukraine, la comtesse **Éveline Hanska** (1801-1882), adresse à Balzac une lettre qu'elle signe *L'Étrangère*. Elle lui reproche d'avoir oublié la délicatesse des sentiments et les nuances raffinées des caractères de femmes peints dans ses précédentes *Scènes de la vie privée*. Balzac publie alors une annonce dans *La Gazette de France* pour connaître son adresse. C'est le point de départ d'une longue correspondance entre Balzac et Mme Hanska qui se rencontrent pour la première fois à Neufchâtel en septembre 1833 et qui découvrent ensemble l'Europe à l'occasion de plusieurs voyages. Balzac finit par épouser la comtesse en 1850, cinq mois avant de mourir.



MUSÉE BALZAC
Château de Saché



La comtesse Anna Mnischez, fille de Madame Hanska
Jean GIGOUX

Huile sur toile, Salon de 1857, Dépôt de la Maison de Balzac (Paris).

La correspondance de Balzac avec la fille de Mme Hanska, Anna (1828-1915), témoigne d'une grande complicité.

Le romancier admirait l'éducation et les qualités de pianiste de la jeune femme qui jouait *tout, à livre ouvert, absolument comme aurait fait feu Mozart* et qui avait des mains *d'un doigté de fer, absolument comme celles de Liszt* (lettre de Balzac à ses nièces Sophie et Valentine Surville, Wierzchownia, 29 novembre 1849).

Elle pose ici dans le salon du rez-de-chaussée de la maison de la rue Fortunée, devant une paire de vases commandée par Balzac à Victor Paillard en 1849.

BALZAC ET LES ARTS

Honoré de Balzac est un véritable amateur d'arts : peinture, sculpture, arts décoratifs, mais aussi musique, théâtre et opéra. Son environnement parisien l'invite à fréquenter les lieux artistiques à la mode.

Le romancier a découvert les artistes de la Renaissance italienne – notamment Raphaël et Michel Ange – à travers les gravures mais également en visitant le Louvre et à l'occasion de ses différents voyages en Italie. Par ailleurs, fasciné par la peinture néo-classique dont il saisit la théâtralité de la mise en scène lorsqu'il la transcrit dans son œuvre, il apprécie également les coloristes. Il admire ainsi les *Femmes d'Alger* de Delacroix au Salon de 1834, rêvant d'offrir la somptueuse toile à Mme Hanska. Et lorsqu'il décrit le boudoir de Paquita Valdès dans *La Fille aux yeux d'or*, il se souvient des couleurs chères à Delacroix.

En musique, Balzac se lie d'amitié avec Rossini qui l'accueille parfois dans sa loge à l'Opéra, rencontre Frédéric Chopin par l'intermédiaire de George Sand, admire la virtuosité de Franz Liszt. Autant d'événements qui nourrissent *La Comédie humaine*, de même que les œuvres et les meubles de ses propres intérieurs. L'inventaire qu'il dresse de son patrimoine dans sa dernière demeure, la maison de la rue Fortunée à Paris (1847-1848), témoigne du goût « antiquaire » qui s'épanouit sous la Monarchie de Juillet où le style néo-gothique cohabite avec les meubles Empire ou Restauration. En mars 1848, il accueille à son domicile les propriétaires du château d'Azay-Le-Rideau, eux-mêmes amateurs d'art : *J'attends ce matin [...] M. Margon[n]e, avec les 2 mrs de Biencourt, père et fils, amateurs de tableaux qui veulent voir les miens* (Balzac à Mme Hanska, 13 mars 1848).



Piano à queue
ÉRARD

Acajou flambé, 1849.

En 1847 et 1848, Honoré de Balzac envisageait l'installation d'un piano dans son hôtel particulier de la rue Fortunée pour la venue de Mme Hanska. Mais c'est elle-même qui, trois mois après la mort du romancier, fit l'acquisition d'un *petit piano de chez Pleyel car les Érard sont inabordable à moins de 3000 fr.* comme elle l'écrit à sa fille Anna (Paris, 22 octobre 1850). Dans les intérieurs de *La Comédie humaine*, la présence de plus en plus répandue du piano souligne la démocratisation du luxe et la prise de pouvoir par la bourgeoisie : ainsi chez Madame Phellion, *un piano d'Erard, placé entre les deux fenêtres et en face de la cheminée annonçait les prétentions constantes de la digne bourgeoisie* (*Les Petits bourgeois*).